

Ce que nous SOMMES Ce que nous VOULONS

REPONSES des CAMARADES

Ce que nous sommes, ce que nous voulons, tentions-nous de préciser dans nos éditoriaux des numéros 3 et 4 : débat qui restera ouvert longtemps encore, tant il est vrai que notre souci de nous situer traduit d'abord une volonté d'efficacité qu'il faudra souvent ajuster aux circonstances de notre lutte.

A partir des premiers échos qui nous parviennent sur ces deux textes, nous poursuivons le dialogue, dans le seul but de mieux définir l'école aujourd'hui possible et les moyens que nous avons de la réaliser.

L'école d'aujourd'hui ?

Des éditions de plus en plus nombreuses la dénoncent, la contestent ou la déclarent impossible... Nous n'y reviendrons pas, si ce n'est pour en donner l'image qu'une de nos camarades propose :

● «L'école est un «turbine» comme celui où se rendent les parents, un «turbine» où l'on passe son temps à rêver aux jours de congé, un «turbine» où le maître s'ennuie aussi. Il faut écouter, obéir, réfléchir, subir, bien se tenir, s'appliquer, faire des efforts et encore des efforts pour réussir aux examens quand on sera grand... échéance bien lointaine. Cette école me fait penser à une serre et le maître à un jardinier qui coupe, taille, élague ne cultivant qu'une seule pousse : l'intelligence. Pauvre plante qui ne peut et ne doit grandir que dans la direction choisie par le jardinier, qu'on cultive non pour elle-même mais pour la fleur qu'elle devra donner le plus vite possible ! Beaucoup de ces plantes s'étiolent faute d'air et le jardinier en a tellement à soigner qu'il s'occupe surtout des plus belles, celles qui lui donnent le plus de satisfaction.»

Mais à partir de là, notre lectrice, refusant cette situation dégradante autant pour l'enfant que pour le maître, tente de définir

L'école que nous voulons :

● «Je verrais plutôt l'école comme un jardin où chaque plante pousserait, forte et vigoureuse, où tous les rejets seraient cultivés avec le même amour. Elle fleurirait peut-être plus tard, les fleurs seraient moins grosses, et encore qui sait ? Mais surtout il y en aurait tellement plus et quelle vivacité chez cette plante là !

Mais comment transformer l'école en ce jardin où les plantes respirent la vie ? et les structures actuelles le permettent-elles ?»

Cela paraît possible en suivant «la direction que l'I.C.E.M. a choisie et que chaque maître du mouvement essaie d'atteindre : au lieu de ne penser qu'à la fleur, le maître considère la jeune plante qui lui est confiée dans sa totalité, l'accepte telle qu'elle est et fait confiance en la vie qui l'anime. Au lieu de plier l'enfant à un programme, à une méthode, à un emploi du temps, il essaie de partir de ses préoccupations et de ses besoins profonds. Le maître est alors «l'accoucheur d'esprit» qui essaie de retrouver et de faire sentir à chacun ce que la nature a placé en lui et son rôle est d'amener l'enfant à en prendre conscience et à l'exprimer. Je crois que c'est cela la véritable expression libre dont parlait Freinet parce que la LIBERTE n'existe pas, surtout dans une classe où l'on se trouve placé dans un cadre donné, dans un temps donné, avec une vingtaine d'enfants dans les meilleurs des cas, plus d'une trentaine parfois, et qu'il faut alors tenir compte des autres et de leurs besoins, du maître et des siens.»

Mais cette école à laquelle les enfants sont prêts à adhérer, où ils retrouveront la possibilité de vivre leur dynamisme créateur et leur soif de construire, on ne peut attendre que les enfants, les adolescents, la transforment seuls dans l'étroite marge de manœuvre où l'évolution peut se dessiner, dans la prise de conscience et le dépassement difficiles des conditionnements qui sont les leurs et les nôtres. C'est pourquoi les camarades qui nous ont écrit reviennent sur

La part du maître :

● «L'enfant d'abord ? Oui, car c'est à partir de lui que se construit la pédagogie, mais cela exige un adulte capable de se mettre à l'écoute de l'enfant, d'épier, d'être attentif à ses sentiments, ses tendances, ses goûts. Le maître d'abord ? Il semble que là se dessine un courant, destiné à sécuriser un certain nombre d'instituteurs en proie à des difficultés personnelles.»

Mais rien n'est négatif. Il s'agit là d'un balancement caractéristique de notre mouvement, celui-là même que faisait Freinet, insistant tantôt sur ce qu'on appelle aujourd'hui « la pédagogie au ras du sol », tantôt sur la mutation nécessaire de l'enseignant.

Cela d'ailleurs, à mon sens, confirme la nécessaire dialectique en éducation.»

● « Tout le monde bientôt fait du texte libre, des exposés, etc., et sous couleur de liberté, le maître n'a plus aucune part. Nos outils (cahiers, fichiers) pour certains sont seulement un moyen pratique ; le plan de travail entre enfants, maître et famille disparaît...

Or, ces outils marquent les points de rupture avec la pédagogie traditionnelle. C'est vrai. Il faudra mettre l'accent là-dessus car on nous perçoit souvent maintenant comme des partisans du laisser-faire. Si nous ne réagissons pas, qui réagira à notre place ? »

● « Le rôle et la part du maître dans cette classe ?

— Un « accoucheur d'esprit » qui sait écouter, aider chacun à prendre conscience de sa personnalité, de sa valeur, de ce qu'il y a d'unique en lui, à retrouver son moi profond.

— Un guide qui l'aide à retrouver les chemins qui lui permettront d'atteindre le but poursuivi mais un guide vigilant qui ne tente pas d'étouffer mais qui aide à s'épanouir et à se développer dans toutes les directions, un guide attentif qui respecte le rythme de chacun, sa démarche propre.

— Un aide qui fournit des moyens aussi variés que possible afin que chaque enfant puisse connaître et choisir le moyen qui lui convient le mieux. Un aide qui encourage afin que la tâche soit menée à bien, qui valorise le travail accompli, qui essaie d'éviter les échecs trop cuisants.

— Un homme qui lui montre que la Liberté et la Vérité sont des mythes et qu'au nom de ces mythes bien des erreurs, bien des abus sont commis.

Se construire est la lourde tâche de l'enfant et il a bien besoin pour cela de l'amour, des encouragements de l'adulte tout comme le bébé a besoin du sourire et de l'amour attentif de sa mère pour réussir ses premiers pas.

Le rôle du maître n'est pas négligeable, il est au contraire très important et combien délicat. Il marche sur la corde raide, il n'y a qu'un pas entre l'amour aidant et le paternalisme et puis il est un homme avec ses faiblesses et ses limites, un homme que son passé, son éducation ont marqué et qui a besoin de s'en sortir pour pouvoir en sortir les autres.»

Ce maître, c'est encore celui qui s'interroge sur :

● « — Le refus du pouvoir de l'adulte, sa fuite parfois devant la responsabilité que confère ce pouvoir.

— Les révoltes.

— Le refus d'une culture qualifiée de bourgeoise et rejetée sans autre forme de procès.

— Une pratique pédagogique déduite d'une idéologie préétablie et ne tenant plus compte de la réalité de la vie de la classe populaire et de ses aspirations.»

Celui qui se reconnaît « en filiation du passé, mais non arrêté dans des vérités révélées ou des techniques immuables, en marche, en mouvement, constant, accroché à la réalité et agissant pour transformer cette réalité, se nourrissant de pratique et non de traités théoriques mais œuvrant à dégager de cette pratique une théorie éducative en évolution, fidèle à quelques principes passés au crible de notre expérience : l'expression libre et le tâtonnement expérimental, mais aussi l'insertion de chaque individu dans un groupe qui vit, en liaison avec le monde extérieur, groupe où il apprendra la liberté et la responsabilité.»

Cette délicate et importante part du maître, cet indispensable apprentissage de la liberté et de la responsabilité, nos camarades ne l'envisagent pas à travers l'exercice d'une indéfinissable attitude, à travers les vertus d'une seule relation abstraite et livrée aux aléas des variations individuelles ou des difficultés de tout un chacun. Entre le maître et l'enfant, entre l'enfant et la réalité il faut que se placent des outils et des techniques de travail. De ces outils que Freinet n'a jamais conçus comme étant seulement des transmetteurs de connaissances mais bien plutôt comme des modificateurs du comportement : du fichier autocorrectif qui place l'enfant en situation effective de vivre l'autonomie, à l'imprimerie à laquelle on ne peut travailler sans organiser la coopération, en passant par les conférences d'enfants qui placent nos élèves dans la situation responsable de parler devant leurs camarades et de se situer par rapport à leurs questions ou remarques, par exemple.

D'où la nécessité pour notre mouvement de poursuivre la mise au point

Des outils et d'une organisation du travail

pour l'enfant de 1974 :

● « Freinet et après lui l'I.C.E.M. ont créé des outils et des techniques de travail pour que la classe devienne un atelier où l'on a une tâche à accomplir, une tâche qu'on s'est fixée, qu'on a choisie, une tâche qui a sa valeur, ses contraintes mais aussi ses satisfactions. L'enfant se développe au contact de l'outil, des techniques, du milieu. Petit à petit, par tâtonnements successifs, encouragé, guidé par ses camarades, par le maître, il arrivera à se situer dans l'espace, dans le temps, dans la vie, par rapport aux autres, il arrivera à un jugement plus sûr, à un épanouissement de tout son être, de toutes ses potentialités.»

● « L'outil, la technique ne prennent leur valeur libératrice que dans un contexte démocratique, de prise en charge coopérative.

Aussi, me paraît-il important de ne pas oublier cet autre volet de notre pédagogie : la recherche d'une vie coopérative de groupe, classe ou école, où viennent s'insérer la liberté d'expression, le tâtonnement expérimental, les méthodes naturelles, toutes les techniques de travail.»

● « Je crois que pour le moment il faut creuser dans le sens de la connaissance de l'enfant et c'est bien une préoccupation du mouvement que de connaître l'enfant de 1974, c'était bien aussi la plus grande préoccupation de Freinet qui a tant cherché à le connaître et à cerner ses besoins afin de trouver ensuite la meilleure façon d'agir. Je pense que par la suite, à la lumière des découvertes faites, nous nous remettrons à la recherche et à la construction de nouveaux outils.

Je crois qu'il faut veiller et conserver à la pédagogie Freinet son esprit, son idéologie ; ses outils et ses techniques ont tellement été récupérés et utilisés souvent dans un esprit bien différent et même diamétralement opposé à celui de ses créateurs : texte libre noté à faire chaque samedi, correspondance

pour faire de la géographie qui ne se pratique qu'à l'heure de géographie et où il n'est question que de géographie...»

● «Si nous ne crions pas gare, notre pédagogie, puisque c'est la mode, voir les I.O., deviendra de «la bouillie pour les chats !»

Cette nécessité d'éviter la récupération nous impose plus que jamais de pouvoir faire face à l'évolution des besoins de l'enfant, de pouvoir créer encore tout ce qui nous sera utile pour notre travail, tant au niveau des outils que des rencontres indispensables, ce qui nous démarquera de l'affadissement de nos techniques de travail utilisées seulement comme des moyens.

Cette possibilité de recherche et les moyens qu'elle nécessite, qui nous les donnera sinon

L'I.C.E.M. et la C.E.L. ?

● «Dans notre société mercantile où tout se vend, où tout s'achète, je pense qu'il faut aussi payer pour être libre, pour concrétiser nos idéaux pédagogiques. Des idées qui ne se diffusent pas meurent. Prenons, par exemple, les quotidiens d'opinion. Combien en reste-t-il ? Combien sont morts par manque d'argent ?

Si la C.E.L. ne survit pas à ses difficultés actuelles, que deviendra l'I.C.E.M. ? Que seraient devenus les Cahiers pédagogiques quand le gouvernement a cessé leur prise en charge ?

J'aime relire de temps en temps et surtout pendant les périodes de découragement, le magnifique ouvrage d'Elise Freinet : Naissance d'une pédagogie populaire. Elle cite Freinet (p. 132) :

«L'année qui s'ouvre est pleinement encourageante (c'est écrit en octobre 1930). Après de longs et pénibles tâtonnements dans l'organisation commerciale de la coopérative, nous pouvons nous considérer aujourd'hui comme solidement assis : nous ferons un groupe imposant de fidèles adhérents (250 pour la seule section d'imprimerie)...»

Freinet pensait que sa coopérative était solide avec 250 adhérents.

Je me demande souvent si, au niveau de l'engagement personnel, nous arrivons à la cheville de ces 250 là.»

● «L'I.C.E.M. sans la Coopérative de l'Enseignement Laïc c'est inconcevable, c'est un homme sans bras. Le Mouvement Freinet pour garder sa force, son efficacité, son indépendance, doit assurer la survie de la C.E.L. Je me demande si la croissance ou la décadence du mouvement n'iront pas de pair avec la croissance ou la décadence de la C.E.L.»

● «Il est important que la C.E.L. vive et non pas survive précairement. Il est important que nous soyons forts pour défendre l'enfant. La force dans notre société «en changement», c'est l'argent.

Il semble illusoire de compter sur les 50 000 utilisateurs de la C.E.L. : un consommateur ne devient pas coopérateur du jour au lendemain.

Il faudrait plutôt compter sur les militants de l'I.C.E.M. qui, eux, sont sûrs. Chaque militant de l'I.C.E.M. doit s'engager dans la défense de notre coopérative, non par de bonnes intentions mais par une participation financière renouvelée périodiquement. En même temps que sa cotisation, il pourrait être obligé de prendre une action de 50 Francs. (Je dis bien obligé, car nous avons tous des obligations envers la C.E.L. et l'œuvre entreprise par Freinet.) Ce serait un engagement minimum. A chaque rentrée scolaire, beaucoup d'entre nous renouvellent leur adhésion à un syndicat. Ne pouvons-nous pas prendre le même engagement à soutenir la C.E.L. ?»

Cette «obligation» nous ne l'avons jamais souhaitée : seule une libre adhésion est garante d'un engagement authentique et profond. Mais nous pensons qu'une mise en évidence permanente des problèmes et leur prise en charge par nos groupes départementaux pourraient sans doute amener à une obligation morale, à faire que chacun se sente obligé de participer à ce soutien financier.

● «Je ne vois pas de solution réaliste. D'accord avec «si ces 50 000 enseignants qui «utilisent»...» Mais la solution n'est pas dans les si ; car, qui répondra encore ? Non pas les 50 000 cités mais les 5 000 sensibilisés. Et on ne peut pas violer les 45 000 autres ! Si chacun des 5 000 en convainquait un autre, il en manquerait toujours 40 000» nous écrit un autre camarade ; mais dans la dernière perspective qu'il évoque, cela ferait tout de même 5 000 coopérateurs de plus ! Et ce n'est pas négligeable !

● «Nous revoilà devant le gros problème que se posent les groupes départementaux : travail d'information ou travail en profondeur ?»

● «Il nous est difficile d'envoyer des éléments intéressants car nous étions tous les cinq entièrement d'accord avec la teneur de l'éditorial n° 3 (encore que ce soit un élément important que d'être d'accord). Il nous semble même qu'il est très très bon de continuer sur ce ton de mise au point.

On s'est ensuite posé le problème de l'aide commerciale et financière à la C.E.L. par le département.»

Les réponses et les remarques de nos camarades nous ont permis de préciser les éléments de notre existence tels qu'ils apparaissent à des collègues, qui vivent chaque jour la lutte pour une école du peuple. Comme l'écrit l'un d'eux : «le débat reste ouvert» et c'est exact. Mais il y aurait danger à ce que cela reste seulement un débat ; il doit déjà s'accompagner des actions indispensables de soutien dont dépend notre avenir et pour que «libres à l'égard de toute idéologie, de tout dogmatisme, nous fassions cependant un choix politique, et que l'I.C.E.M., mouvement de travailleurs, reste ce qu'il a toujours été, un mouvement d'éducateurs engagés.»

L'EDUCATEUR

Texte écrit à partir des lettres de : M. Charbonneau (16), C. Dupuis (28), A. Eyquem (33), J. Le Gal (44), E. Reuge (94), J. Serré (28) et P. Yvin (35).

ECRIVEZ-NOUS !